

Séduction de Sand

Rencontre avec la grande dame de Nohant, à travers vingt-trois romans, l'intégralité de sa correspondance et une nouvelle biographie.

George Sand, la lune et les sabots, Huguette Bouchardeau. Ed. Laffont, 98 F.

Pauline Viardot, l'égérie de George Sand et de Turguéniev, Nicole Barry. Ed. Flammarion, 160 F.

Le Meunier d'Angibault, George Sand. Texte établi, présenté et annoté par Marielle Caors. Ed. de l'Aurore, 109 F.

Isidora, George Sand. Préface de Eve Sourian. Ed. des Femmes, 90 F.

Correspondance, tome XXIV (avril 1874-mai 1876), George Sand. Edition de Georges Lubin. Ed. Garnier, 250 F.

Lettres en liberté conditionnelle, Mirreille Bonnelle, Alain Caillol. Ed. Many, 129 F.

SUR LE BERRY LITTÉRAIRE
 S de George Sand, le soleil ne se couche jamais. Du crépuscule à l'aube, *Aurore* veille, plume en main, faisant dans la nuit une grande clarté. Elle écrit quand tous les autres dorment, pour hâter la venue du matin humanitaire et entretenir, dans l'espace privé de ses lettres, la lueur d'une présence maintenue malgré la distance. Après sa journée de maîtresse femme (maîtresse, maîtresse de maison, maîtresse d'école pour ses enfants et ses petits-enfants), elle commence sa nuit de Maître en écriture. Faut-il que son pouvoir de séduction soit resté intact pour s'exercer jusqu'à nous sur l'éditeur exemplaire de sa correspondance-fleuve, dit



George Sand photographée par Nadar (vers 1864).

sur une petite maison d'édition qui a pris pour raison sociale le prénom d'Aurore, sur une universitaire et un prisonnier qui échangent leur première lettre à propos des siennes et se prennent d'amour par son entremise, sur une femme politique qui devient sa biographe.

« Ecrire une biographie ne s'imposait pas », reconnaît d'entrée Huguette Bouchardeau. La sienne ne comble pas un manque ; elle s'écrit plutôt dans les marges de celles qui existent déjà, par exemple le monumental *George Sand ou le scandale de la liberté* dû à Joseph Barry (éd. Seuil, 1982). La difficulté tient aussi, dans le cas de Sand, au genre même de la biographie, trop répandue actuellement pour être tout à fait honnête : comment écrire la vie de quelqu'un qui a passé sa vie à s'écrire sous toutes les formes possibles de l'autobiographie, lettres, journaux intimes, agendas, *Histoire de ma vie*, souvenirs, aventures personnelles romancées où *Elle* cache à peine un *Je* ? Comme le cordonnier mal chaussé, l'écri-

vain autobiographe risque d'être moins bien « biographé » qu'un auteur opaque, sans regard sur soi. Ajoutons à ces risques qu'avec Sand la légende recouvre ce qui doit être lu sans prévention. Les qualificatifs guettent, ni vrais ni faux, usés : féministe ou « femme infâme », révoltée, virile, donjuanesque, homosexuelle, etc. Les images d'elle virent immédiatement aux couleurs d'Épinal, et ses personnages tendent des pièges à la lecture par identification : André Maurois a construit sa biographie romanesque, on le sait, sur la confusion explicite entre *Lélia* et son auteur, qui souffrirait comme son héroïne d'une « frigidity de nymphomane ».

HUGUETTE BOUCHARDEAU ne conserve du romanesque inévitable dans le récit d'une vie que les éléments minimaux d'une mise en scène de l'acte littéraire, dans quelques cadres privilégiés : l'épistolière cachetant l'enveloppe de sa lettre, l'écrivain relisant son manuscrit. Resserrant des données connues, elle les fait tenir en cercles autour de huit dates précises, huit prises de vue le long d'une vie et d'une identité en perpétuel mouvement. Voici Aurore Dupin le lundi 17 septembre 1827 ; elle a dix-sept ans, on la voit en train d'écrire à une ancienne amie de couvent, derrière elle se meurt la grand-mère paralysée, substitué d'un père disparu jeune et d'une mère tôt écartée. Là, c'est encore elle, huit ans plus tard, sous le nom d'Aurore Dudevant, enceinte d'un deuxième enfant qui n'est pas de Casimir, le mari sans qualité, ni d'Aurélien de Sèze, l'amant chaste rencontré à Cauterets (sans doute d'un ami d'enfance, Stéphane Ajasson de Grand-sagne). Le troisième portrait la représente à trente ans : elle s'appelle désormais George Sand, George parce que synonyme de Berrichon, amputé du *s* à l'anglaise pour marquer quelque chose de féminin, et sans l'eau de Sandeau, le petit Jules avec qui elle a fait un livre, avant d'écrire seule, gagnée par « une espèce de fièvre poétique », *Indiana* et *Lélia*, romans de protestation contre « le rapport mal établi entre les sexes, par le fait de la société ». Puis viennent d'autres tableaux : l'hôtesse de Nohant recevant Delacroix et le petit Chopinet qu'elle maitrise, musicien génial mais détestable malade, rêvant avec eux d'une religion de l'Art célébrant le Dieu peuple ; la révolu-

tionnaire de 48 qui fonde la *Cause du peuple*, refuse d'être candidate à la députation pour la raison, dit-elle, que la liberté des femmes doit passer d'abord par les droits civils, et qu'une femme doit être libre dans son foyer avant de s'occuper des libertés publiques, puis revient, désillusionnée, à ses « bergeries » et aux diables dans les mares berrichonnes ; la transfuge de Nohant, « le cœur un peu mort à toutes choses » depuis la disparition de sa petite-fille, ici en villégiature dans la Creuse, avec Manceau, « ami et serviteur volontaire » (Gargilesse, 1^{er} juin 1858) ; le vieux troubadour qui échange avec Flaubert les magnifiques lettres que l'on a lues dans l'édition de Jacobs chez Flammarion. On referme le livre sur un dernier cliché, pris à l'heure des *Contes d'une grand-mère* : la bonne dame herborise en compagnie de Maurice, son fils bien aimé et de sa petite fille Aurore qui boucle la vie sur le prénom de l'origine. George tient sous le bras un numéro du *Temps*, journal où elle écrit. Elle n'a pas changé d'idéal républicain mais, dépolitisée depuis les « horreurs » de la Commune, elle le reporte loin dans le futur, et cherche refuge contre le désespoir présent « dans l'égoïsme de la famille ».

Ces instantanés évitent l'arrêt sur image en récupérant la continuité du temps vécu par le jeu du souvenir (Venise, Majorque...) et par le dynamisme né des contradictions, particulièrement fécondes dans le cas de Sand, moitié peuple par sa mère et moitié noble par son père, prise dès le couvent entre son goût de la farce et ses élans mystiques, entre la tentation du suicide et la passion renouvelée de la vie, entre « la lune et les sabots », les pieds sur la terre du Berry et la tête dans l'idéal, rêvant de « prendre la lune avec les dents ». Première division assumée, celle des sexes : ce n'est pas seulement l'égalité de l'homme qu'elle veut être, mais l'humanité entière, revendiquant les deux sexes du cœur et de l'esprit, la main à l'aiguille et à la plume, totalement homme par le statut social et quelques signes extérieurs, la pipe, l'habit, et totalement femme, amante, mère, grand-mère. *Isidora*, un roman de 1845 que publient les éditions Des Femmes, commence par cette question : « L'espèce humaine est-elle composée de deux êtres différents, l'homme et la femme ? » Celui qui se la pose, Jacques, aime tour à tour Julie,

**Le Grand Prix de
L'ACADEMIE EUROPEENNE DU LIVRE**
récompense
chaque année l'auteur,
de préférence encore inconnu,
d'une œuvre littéraire inédite.

Toutes les œuvres
sélectionnées :

**Romans - Nouvelles
Essais - Poésie - Théâtre**

sont préalablement publiées
et diffusées après établissement
d'un contrat régi par la loi du
11 Mars 1957 sur la propriété
littéraire et bénéficient
d'une véritable promotion
auprès de tous les médias :

**Radio - Télévision - Presse
Jurys littéraires.**

Les manuscrits sont à adresser à
**L'ACADEMIE EUROPEENNE
DU LIVRE
EDITEUR**
17, rue de Galilée - 75116 PARIS
Tél. : (1) 47 80 11 08

l'ange, et Isidora, la courtisane, avant de découvrir que c'est une seule et même femme. « Histoire intime » d'un amour vécu comme une maladie dont on guérit héroïquement en s'amputant et en excluant le mâle au profit des passions féminines et maternelles, ce roman se double d'une constante réflexion sur les rapports entre les deux sexes, leurs droits et leurs devoirs, à redéfinir dans un nouveau contrat social, sans maître ni esclave.

Ce que Sand aime en Pauline Viardot, c'est précisément sa voix double, à la fois soprano et contralto, « hermaphrodite » disait Gautier. Car la sœur de la Malibran, avant d'être la grande passion de Turguenev, fut celle de Sand : « C'est la seule femme (...) que j'ai aimée aussi tendrement », écrit-elle dans son journal intime. Nicole Barry parle de leurs relations, dans le livre qu'elle consacre à Pauline Viardot. Mais à côté des aperçus sobres et sensibles d'Huguette Bouchardeau, sa biographie cultive le romanesque à effet et le dialogue reconstitué. On y apprend quand même que Musset courtise Pauline Garcia, qu'elle rencontre Sand, que Sand la pousse à épouser son ami Louis Viardot (avec qui elle a fondé, en tiers avec Pierre Leroux, *la Revue indépendante* en 1841), peut-être, comme le suggère Nicole Barry, pour s'assurer la fréquentation de la cantatrice à la voix si prenante. La Malibran a pu se reconnaître dans *Rose et blanche*, le roman écrit en collaboration avec Jules Sandeau ; Pauline Viardot donne quelques traits au personnage de *Consuelo*. Ce prénom espagnol semble la devise du blason plébéien de Sand : *Je console*. En elle se résume une certaine idée de la morale généreuse et de l'art qui parle au cœur.

De cette littérature consolante, *le Meunier d'Angibault*, réédité par les éditions de l'Aurore, donne un bon exemple. L'histoire se passe au château de Blanchemont, dans la Vallée-Noire du Berry. Blanc et noir, mont et vallée, les valeurs obéissent aussi à de fortes oppositions, la sainte pauvreté en face de l'argent maudit. Ils sont quatre, « une partie carrée d'amoureux très honnêtes » dit Sand, rivalisant de beauté d'âme. Deux couples qui mènent en parallèle leur quête d'amour dans la différence sociale : pour se rendre digne d'Henri, retourné volontairement au peuple, Marcelle de Blanchemont, par malheur noble et riche,



COL. F. FOLLOT

George Sand adolescente.
Portrait par Marie-Aurore de Saxe.

s'impose une conversion à la simplicité rustique ; elle favorise les sentiments partagés de Grand-Louis le meunier et de la belle Rose, fille d'un paysan parvenu qui ne veut pas la donner à un prolétaire rustique. Tout se termine bien dans la fête au village, les flammes d'un incendie allumé par une folle et par le miracle d'un magot retrouvé. Le meunier d'Angibault porte bien son nom : c'est un ange et l'ange est beau. Il y a là-dedans du bon sens, du bon cœur, du bon Dieu (mais une solide haine des prêtres), de la bonne foi, de la bonne volonté, de bonnes intentions et de bons sentiments qui, on ne sait par quel tour de prose poétique, ne font pas de mauvaise littérature.

L'intérêt de ce roman tient aussi à son mélange réussi de poésie et de politique. Sand l'écrit pendant l'été 1844 ; les idées de 48 sont déjà dans l'air : « Marcelle repassait dans son esprit consterné tout ce qu'elle avait entrevu de la crise sociale où s'agite le siècle (...) Elle voyait de grands éclairs se croiser sur sa tête, elle pouvait pressentir une grande lutte plus ou moins éloignée (...) La guerre intellectuelle et morale était déclarée entre les diverses classes, imbues de croyances et de passions contraires ». Pour sortir de ce qu'un autre, au même moment, appelle la « lutte des classes », Sand prêche une « religion de fraternité et de communauté » où « chacun travaillera pour tous et tous pour chacun » comme « les communistes chrétiens des premiers temps ». Jugé trop hardi par *le Constitutionnel*, le roman paraît en feuilleton dans *la Réforme*, le journal de Louis Blanc.

Le Meunier d'Angibault est le vingt-

troisième volume des Œuvres de George Sand que les éditions de l'Aurore se sont donné pour but de republier dans leur quasi intégralité : cent neuf titres sont programmés. Il faut saluer le remarquable travail de cet éditeur grenoblois qui a su donner à son intérêt pour le régionalisme une ouverture à l'universel.

En attendant les œuvres romanesques complètes de Sand, on dispose maintenant de sa Correspondance intégrale. Georges Lubin qui en sait sur Sand autant qu'elle-même et connaît son emploi du temps jour par jour, termine, avec le vingt-quatrième volume des dernières lettres (avril 1874-mai 1876) une entreprise commencée en 1964. Au total 17 884 lettres écrites sur soixante-quatre années, presque une par jour. Parmi ces dernières lettres, le plus souvent des billets écrits d'une main qui se paralyse, émergent celles adressées à Flaubert. Entre les deux troubadours, il ne s'agit pas « d'un amour impossible entre une femme de plus de soixante ans et un homme de quarante », comme dit un peu vite Huguette Bouchardeau, mais au contraire de la possibilité d'un rapport inédit entre deux êtres de plume au sexe indifférencié (« il n'y a qu'un sexe », dit Sand), d'accord sur rien en art ou en politique, et pourtant s'envoyant leurs épanchements réciproques. Ce point final à la Correspondance (il y aura un supplément de lettres retrouvées) est un bel exemple de fidélité d'une maison d'édition (les classiques Garnier) et d'un chercheur qu'on appelle dans les milieux sandiens Monsieur George(s) Sand, son dernier amant, et le plus fidèle, depuis près d'un demi-siècle qu'il lui consacre sa vie, avec la complicité active de sa femme Maddy. « Pendant quarante ans je l'ai regardée vivre ; aujourd'hui je ne la vois pas mourir sans chagrin », écrit-il au terme du parcours.

« Ses lettres brûlent toujours, belles, vivantes », dit Huguette Bouchardeau à la fin de sa biographie. Cette vie posthume, cette brûlure du papier à lettre, Mireille Bonnelle et Alain Caillol l'ont éprouvée dans le « délire sandien » d'une frénésie épistolaire soumise à l'épreuve du réel. *Elle et Lui* une seconde fois. Lui prépare en prison un DEA sur Sand, elle une thèse. La correspondance de Sand fournit au départ « une drôle de médiation » à leur propre échange de lettres. Elle sert de catalyseur, d'écran, « tiers indiscret » dans

leur duo. Non qu'ils soient sandolâtres : ils jugent sévèrement l'« atroce bouillie poético-lyrique » de la romancière, trouvent que ses lettres sonnent faux, qu'elle écrit sans entendre la réponse, uniquement préoccupée de maîtrise sur le destinataire. Mais à travers elle, ils peuvent parler d'eux-mêmes, dans un jeu risqué d'identification ironique : elle devient « maman Sand » qui s'adresse à « son cher petit ». Ils peuvent surtout poser, à son propos, tous les problèmes d'une relation empêchée par des murs qui se nourrit de l'absence : le réel vécu sur le mode de l'imaginaire, l'image de soi que l'épistolier se construit au miroir de l'autre... Il faut lire, dans le sillage sandien, ce « roman vrai » d'une « névrose épistolaire » qui est à la fois une pratique jubilante et douloureuse de la lettre comme « piège à amour » et sa théorie en action. La lettre, après tout, ne dit que deux mots, ceux que, dans *le Meunier d'Angibault*, Marcelle de Blanchemont demande à Henri de lui écrire : j'existe et j'aime. Les derniers aussi que Sand écrit en date du 30 mai 1876, huit jours avant sa mort : « Je crois que tout est bien, vivre et mourir, c'est mourir et vivre de mieux en mieux. Ta tante qui vous aime. » *Yvan Leclerc*

Si l'épistolière écrit au courant de la plume, la romancière Sand travaille ses manuscrits plus qu'une réputation d'écrivain proluxe et « facile » ne le laisse penser : c'est ce que montrent les études réunies par Béatrice Didier et Jacques Neefs dans *George Sand, Ecriture du romantisme II*, Presses Universitaires de Vincennes, 100 F.